

PARLEZ-VOUS ENGLISH OU GLOBISH ?

Les Anglophones, qui ne représentent que 11,3 % de l'humanité, sont fiers de parler *English*, la langue supposée du village mondial. Les autres parlent un curieux sabir, lointain cousin de l'English, que J. P. Nèrrière appelle le *Globish*. Les non-anglophones le pratiquent souvent avec aisance, alors que les anglophones souffrent pour le parler et le comprendre. Ne serait-il alors pas temps de reconnaître le *Globish* comme langue officielle du village mondial ? Cela libérerait les non-anglophones de leurs complexes et montrerait aux anglophones tout le chemin qui leur reste à faire pour se faire comprendre ? Ce serait aussi une belle chance de prospérité du français... (*)

PAR **Jean-Paul NERRIÈRE** – ANCIEN VICE PRÉSIDENT DE DIGITAL EQUIPMENT EUROPE, DIRECTEUR COMMERCIAL D'AUTOMOBILES PEUGEOT, VICE PRÉSIDENT D'IBM USA

Par définition, *English* est une langue parlée dans une contrée nommée *England*. Puis, par extension, dans les zones adjacentes ajoutées pour former la Grande-Bretagne : l'Écosse et le Pays de Galles. Enfin, pour compléter le Royaume-Uni, en Irlande du Nord. Quarante-quatre autres nations proclament reconnaître *English* comme leur langue nationale : quatre cent quatre-vingts millions de personnes, 11,3 % de l'humanité avons-nous appris dans la presse. Mais tous ces peuples infligent à cette langue des aménagements tels que Monsieur William Gates trouve déjà économiquement avantageux de distinguer neuf versions abâtardies différentes, chacune méritant son correcteur orthographique séparé dans les logiciels de Microsoft : Afrique du Sud, Australie, Canada, Caraïbes, États-Unis, Irlande, Jamaïque, et Nouvelle

Zélande, en plus de la référence irréprochable au Royaume-Uni naturellement. Il faut en conclure qu'*English* n'est ni unique, ni unifié. Que dire alors de la langue qui tente de s'en rapprocher et que s'efforcent de parler les Français, les Italiens, les Coréens, les Brésiliens, les Russes, les Chinois et tous les autres qui sont quand même majoritaires à hauteur de 88,7 % sur cette planète ?

GLOBISH, LE MOYEN DE COMMUNICATION DE 88 % DE L'HUMANITÉ

Notre univers a récemment rapetissé en raison des progrès des communications, tant physiques (transport, en particulier aérien) que dématérialisées (télécommunications, fax, Internet, etc.). Dans ce qu'il en reste, et qu'il est maintenant convenu d'appeler le village global, le parler commun de ces habitants n'est pas *English*, mais un véhicule de communication universel qui s'en distingue par de nombreux traits méritant une explication : nous l'appellerons *Globish*.

(*) Un article paru dans la *Revue de l'Association des Membres de l'Ordre des Palmes Académiques* sous le titre « *English* ou *Globish*, le paradoxal et fabuleux déclin of the *English* language » a attiré notre attention et l'auteur nous a transmis une version plus développée de cet article. Nous l'avons diffusé autour de nous et les réactions ont été tellement nombreuses que nous le publions dans *Gérer & Comprendre* avec des extraits de quelques réactions écrites que nous avons déjà reçues (ndlr).

Globish découle de l'Anglais, c'est indéniable. Mais il en diffère tout autant que différait du Grec de Thucydide le parler pratiqué par tous les habitants un tant soit peu internationaux de l'Empire romain à l'époque où le message du Christ commençait à s'y répandre : il suffit à un praticien du Grec classique de se plonger dans les textes fondateurs du Christianisme pour réaliser l'écart entre leur langue, la *Koinè* (textuellement la « langue commune », saupoudrée d'innombrables impropriétés et approximations ou simplifications) et la pureté des auteurs approchés lors des études appelées naguère les humanités.

Il en va de même pour *Globish*, dialecte impur, qui ne vise ni à la compréhension d'une culture, ni à la possession d'une maîtrise permettant de briller à Oxford, mais qui poursuit une triviale efficacité, toujours, partout, avec tout le monde.

La confusion entre *English* et *Globish* est tout d'abord pernicieuse : elle engendre chez les Français et les autres parleurs de *Globish* un net complexe d'infériorité par rapport aux habitants des quarante-cinq nations qui ont *English* comme langue maternelle homologuée.

Or tous les cadres des multinationales ont un jour participé à une réunion festive où Argentins, Finlandais, Thaïlandais et Sénégalais conversaient activement et joyeusement jusqu'au moment où arrive le Californien : subitement la discussion se fige, seuls prennent encore la parole ceux qui ont une longue pratique du dialogue avec les Anglophones natifs ; les autres se recroquevillent et écoutent religieusement en mesurant *in petto* la médiocrité de leur expression. Pourtant, quelques instants auparavant, tout le monde communiquait dans le bon-heur et l'approximation : chacun s'amusait des fautes et de l'accent des autres et les absolvait avec le zèle que garantit la conscience de ses propres imperfections, et de leur impunité dans ce milieu indulgent.

Qui n'a pas laissé pérorer un jour un Anglophone natif sans comprendre son propos et sans oser le lui faire répéter ?

Lequel de nos concitoyens n'a pas remarqué qu'il est moins facile d'échanger avec un Écossais qu'avec un Portugais ?

Qui n'a pas observé que les Japonais préfèrent communiquer avec nous, en présumé Anglais, et que la peur de perdre la face en gèle bon nombre en face des Américains ?

Qui a tort ? Celui qui ne comprend pas l'Anglophone natif, ou celui qui n'arrive pas à se faire comprendre du Vietnamien égaré ? L'Anglophone natif ? Ou l'indigène du village global qui descend du paysan du Danube et fait de son mieux dans ses balbutiements ?

Comme vice président d'IBM USA, j'ai vu un jour revenir de Hong-Kong mon excellent collaborateur Edmund Conrad Gibson (surnommé

ElectroCardioGramme puisque ses initiales étaient ECG). Il arborait l'une de ces superbes chemises pour lesquelles les tailleurs de Hong-Kong viennent jusque dans votre chambre d'hôtel relever vos mesures. Ils les notent sur un formulaire où vous inscrivez votre nom (« *print please* », ce qui ne veut pas dire « *imprimez* » mais « *écrivez en majuscules* ») . Ils vous en livrent la série cinq heures plus tard dans les étoffes que vous avez choisies. Une option complémentaire consiste à apposer vos initiales sur la poche de poitrine, ou, et c'est moins discret, sur les manchettes de la chemise.

Edmund Conrad Gibson arborait à son retour une chemise avec les initiales R.E.D. sur ses manchettes, ce qui me permit de le taquiner en l'accusant de l'avoir volée. Point du tout : en une longue explication détaillée sur ses préférences et leurs mobiles, il avait demandé au tailleur s'il était possible d'avoir les initiales en couleur rouge plutôt que dans le bleu marine coutumier. Multiples et répétées protestations positives de l'artisan, accompagnées des courbettes indispensables. ECG

insiste « *I want them red! Understand? red? R!E!D! godammit, RED!* » « *Yes sir, Yes sir, R.E.D.* » . Pour être bien sûr, ECG avait même pris un feutre rouge pour écrire RED en grosses lettres et en travers du formulaire de prise des mesures. *Would you believe?!* il était revenu avec douze chemises arborant les initiales RED, artistement brodées en fil de couleur bleue, et dont la laborieuse suppression laissait des traces de colle à chaud plus burlesques encore que leur simple présence.

Il en était furieux, vociférant contre l'incompréhension congénitale de l'anglais à Hong Kong. Je lui ai alors expliqué que

quand il manquait le trou au golf, il pouvait blâmer la balle, le club, ses libations excessives, lui-même quand il était lucide, mais que je ne l'avais jamais vu critiquer sa cible, le trou lui-même. Et qu'en la circonstance, la cible de sa communication, c'était le tailleur de Hong Kong, et que s'il avait manqué la cible, c'était certainement de sa faute et non de celle de la cible.

Les non-anglophones d'origine devraient profiter de leur écrasante majorité numérique pour enseigner aux Anglophones natifs que ce sont eux qui parlent mal *Globish* et qui devraient en premier lieu faire un effort. La tâche est tellement immense pour ces derniers que le complexe d'infériorité ne peut que se retourner à notre profit. Au coup par coup, le procédé est pourtant simple et immédiat. Il suffit, au sortir d'une phrase non comprise de dire « *could you repeat, please, in Globish this time, if you can* ». L'effet est radical « *Globish? ? ! Whazzat, 'nother Yurpean gimmick? ?* », et, au pire, offre l'occasion d'un exposé didactique et propagandiste sur ce qu'est le *Globish* et les graves insuffisances de l'interlocuteur.

Quelles sont donc les caractéristiques de *Globish* qui le rendent si différent de *English*? Elles demanderaient

DANS LE
VILLAGE
GLOBAL,
LE PARLER
COMMUN
N'EST PAS
ENGLISH
MAIS
GLOBISH

une rédaction incompatible avec le volume de cet article, et il n'en sera cité que quelques-unes, à titre d'illustration.

GLOBALISH SE PARLE AVEC PEU DE MOTS.

La langue anglaise authentique comprend six cent quinze mille mots (*Oxford English Dictionary* de 1989). Un Anglophone natif cultivé en emploie en général dix mille, voire quinze mille. Or *Globalish* se parle idéalement avec mille cinq cents mots, et pas davantage si possible.

Lesquels ? Il serait bien pratique que tout le monde tombât d'accord sur ce vocabulaire de base, et ce serait facile car sa définition limitative est déjà disponible et publique. Elle résulte de ce qu'Alain Rey, linguiste distingué et radiophonique, désigne comme un « *effort courageux* » que le Français a encore à entreprendre. On en trouve la liste, sous le nom de « *special english* », et même accompagnée de son dictionnaire, sur le site Internet de la radio « *Voice of America* » : depuis quarante ans maintenant, celle-ci s'est intelligemment préoccupée d'assurer son audience à travers le monde en diffusant des programmes dans cette langue volontairement limitée. Elle est ainsi accessible au plus grand nombre dans le village global

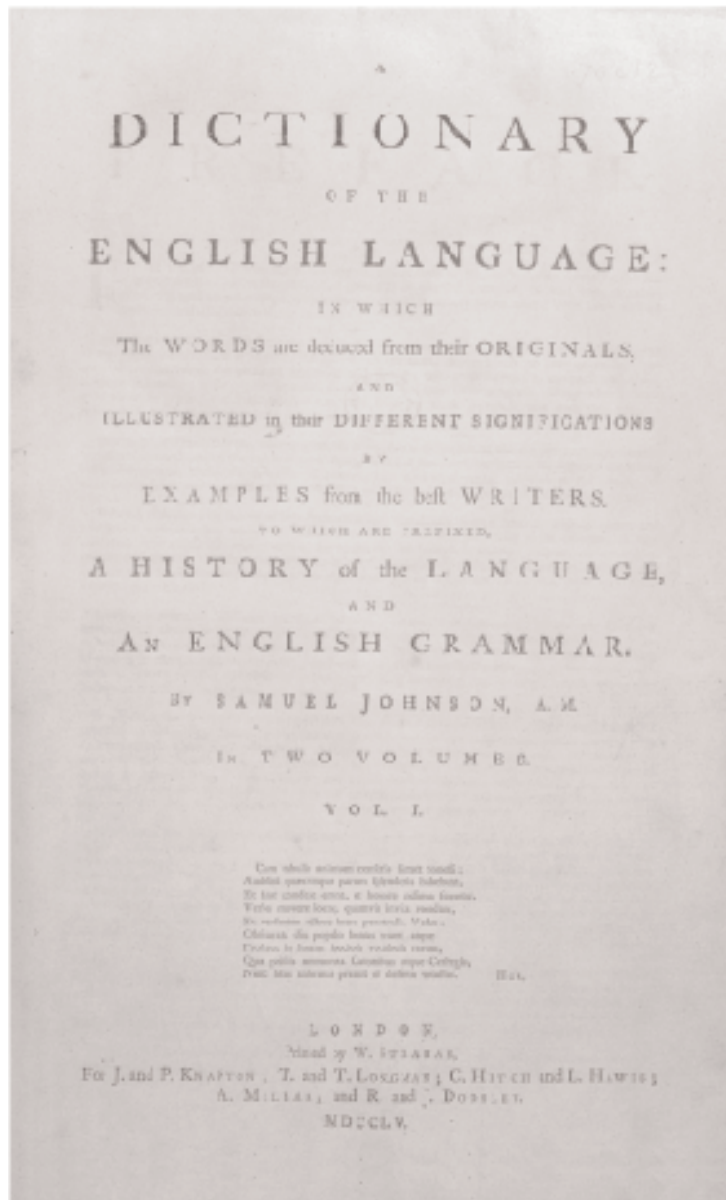
et, en plus, à tous les Anglophones, celui qui peut le plus pouvant – en général – aussi le moins. Pour en

prendre connaissance, il suffit de se connecter sur l'internet à www.voa.gov/special.

Dans ce vocabulaire de base, on trouve « *wise* », mais on ne trouve pas « *discerning, sapient, farseeing, intuitive, judicious, sensible, prudent, sage, learned, shrewd, cunning, crafty, artful, foxy, keen, sharp* (pour ce sens), *wary, mindful, cognizant, acquainted with, smart*, etc. » Ainsi, chaque fois que vous-même ou un Géorgien (d'Atlanta) utilise un mot de cette seconde liste, la précision est meilleure, la pertinence est plus convaincante, l'exactitude est plus serrée...

... dans le cas minoritaire où vous vous adressez à un Anglophone natif. Mais dans le village global, cet appel au vocabulaire distingué et excessif diminue les chances de communiquer efficacement avec les 88,7 % de l'humanité. Il faut faire un choix... en faveur de la supposée élite, ou de la majorité opprimée, en faveur de la perfection aristocratique ou de la conclusion de la commande qui va échapper à celui qui n'aura pas été bien compris par le donneur d'ordre...

Il se dit que Pierre Corneille aurait écrit avec trois mille cinq cents mots différents la totalité de son œuvre, y compris les raffinements des passions conçues l'un pour l'autre par Chimène et Rodrigue. Il se dit aussi que Laurent Fabius, dans ses interventions télévisées ou radiophoniques, aurait le talent de n'utiliser qu'un vocabulaire français limité à trois cents mots et augmenterait ainsi ses chances d'être compris par tout le monde. Bel effort, méritant compliments, à l'opposé de Michel



Tous les cadres des multinationales ont un jour participé à une réunion festive où Argentins, Finlandais, Thaïlandais et Sénégalais conversaient activement et joyeusement jusqu'au moment où arrive le Californien : subitement la discussion se fige, seuls prennent encore la parole ceux qui ont une longue pratique du dialogue avec les Anglophones natifs.

Les non-Anglophones d'origine devraient profiter de leur écrasante majorité numérique pour enseigner aux Anglophones natifs que ce sont eux qui parlent mal Globish et qui devraient en premier lieu faire un effort.

Jobert que nous avons un jour entendu déclarer à la télévision que Jacques Chaban Delmas avait été un Premier Ministre « *coruscant* ». M'imaginant lettré, mon maçon m'avait demandé le lendemain de lui expliquer...

Malheureusement, faute d'anticiper la réalité évoquée dans ces lignes, notre nation a donné à ses enseignants mission de nous apprendre l'anglais, et non de nous donner une capacité à dialoguer dans le village global pour le plus grand bonheur de nos exportations. Le

résultat en est un effort considérable pour goûter les subtilités d'Oscar Wilde, voire de Mark Twain ; et aussi une illusion d'infériorité envers ceux qui ont débuté ailleurs avec leur nourrice grandie dans la langue du Palais de Buckingham ; et enfin une chance d'être moins bien compris à Usuhaïa avec notre bel Anglais qu'avec un *Globish* efficace. Il conviendrait que *Globish* devienne l'objet d'une attention spécifique et d'une formation distincte. La simplicité limitative de l'effort pourrait justifier un enseignement généralisé à tous les écoliers sans exception.

Microsoft et ses congénères seraient aussi bien inspirés de proposer dans leurs logiciels un dictionnaire limité à ces mille cinq cents mots homologués de *Globish* ; ils pourraient le compléter d'une facilité qui proposerait automatiquement à tout vocable sortant de ces étroites limites les équivalents approchés de la liste officielle de *Globish*. Trente ans passés dans l'industrie des technologies de l'information me permettent de certifier que l'investissement à consentir pour obtenir un tel produit est absolument insignifiant, en partant des programmes linguistiques déjà existants. Ainsi les Anglophones natifs, et les autres déjà bien à l'aise en anglais, arriveraient à rédiger des textes compréhensibles par tout le monde, à défaut de dégager une élégance académique. Dans le même sens, admettons que les épreuves de rédaction en *Globish* soumises à nos étudiants seront forcément exploitables en ordinateur dans pas bien longtemps (par dactylographie, par scanner, etc.) ; ces examens devraient alors mesurer la capacité des examinés à exprimer ce qui leur est demandé sans sortir des limites du vocabulaire acceptable. Elles devraient donner des notes en fonction de cette aptitude, et non en fonction de la distinction et de l'adéquation rigoureuse (très vite nuisibles en *Globish*) du vocabulaire utilisé.

Tout ceci traitait de l'expression, c'est-à-dire du thème. Malheureusement, en version, plus le vocabulaire maîtrisé est vaste, plus le détenteur de cette richesse linguistique a de chances de comprendre l'influente minorité constituée des Britanniques, des Américains, des Australiens, etc., dont les efforts pour se limiter à *Globish* sont encore incertains. Difficulté donc : reconnaître beaucoup de mots, et ne se servir pourtant que de mille cinq cents d'entre eux... Mais n'est-ce pas la même chose dans chaque langue maternelle, où chacun de nous reconnaît dix fois plus de mots qu'il n'en utilise lui-même ?

GLOBISH SE PARLE AVEC BEAUCOUP DE MOTS.

Si le vocabulaire se doit d'être mince, l'expression des concepts requiert l'usage d'une plus grande quantité de mots, tous plus ou moins dans la proximité du concept visé, aucun ne le recouvrant exactement en général : seule leur accumulation fournit une intersection qui l'intercepte au mieux. Ainsi, pour faire comprendre

« *rusé* », vous devriez dire « *cunning* », mais ce mot est proscrit en *Globish*. Donc vous direz dans la première phrase « *wise* », puis, dans une nouvelle phrase vous utiliserez « *very organized* », et enfin « *hard to trust* », et vous finirez par encadrer votre cible.

Quoi qu'il en soit, si seulement 90 % de votre auditoire aura compris la première expression, vous arriverez à un taux de compréhension de 99 % après la seconde. Et quoi qu'il en soit aussi, vous aurez navigué dans l'approximation, et tout le monde n'aura pas tout compris : ce sera mieux qu'avec « *cunning* », que certains n'auraient pas compris du tout. Donc vous êtes gagnant en obtenant des compréhensions approchées, à la périphérie de ce que vous voulez dire, mais en limitant la totale incompréhension ou les contresens.

S'exprimer efficacement en *Globish* demande donc cette discipline exceptionnelle : parler beaucoup, redire les mêmes choses plusieurs fois de suite avec des mots différents, éviter le mot rare et parfaitement pertinent et lui substituer la séquence de vocables qui finiront par circonscrire l'idée et multiplieront les chances d'être compris. C'est tout le contraire de ce qui se passe dans la langue maternelle où concision et précision sont les deux mamelles de la communication.

GLOBISH SE PARLE AVEC LES MAINS.

Dans les milieux multinationaux, les mauvaises langues prétendent que les Italiens parlent très bien anglais mais le comprennent très mal. Les gestes sont innombrables pour accompagner l'expression, mais la pudeur et la pratique de la langue écrite comme du téléphone leur ont fait perdre de l'importance au profit de l'adéquation exacte du vocabulaire. Parler *English* à un Anglais ne requiert pas ces gesticulations, mais parler *Globish* à Osaka s'en accommode fort bien. Il faut donc réapprendre à utiliser le langage du corps, des mains, des expressions du visage, etc., bref, quitter le domaine de la déclamation pour adopter celui de l'interprétation, comme un comédien.

Lors de l'arrivée des Européens, les Indiens d'Amérique du Nord parlaient plus de cinq cents langues différentes regroupées en quarante-deux familles. Mais ils avaient aussi une langue faite uniquement de signes, et qui leur permettait de communiquer à travers tout le continent, malgré les incohérences de leurs langues tribales. Les envahisseurs arrivaient même à les comprendre facilement. L'explorateur Francisco Vasquez Coronado l'observa dès son expédition de 1540 à la recherche des sept cités de Cibola ; elle fut infructueuse mais lui permit de découvrir le bison et le canyon du Colorado, indiqué à grande distance par les indigènes avec le langage de leurs signes, tout à fait explicite même pour un Espagnol, selon son propre compte rendu.

En *Globish*, la première des transformations physiques à travailler est celle du rythme : *Globish* se parle lente-

ment, en articulant le mieux possible. Ainsi, les programmes de *Voice of America* en « *special English* » (ils ne connaissent pas encore le néologisme « *Globish* ») sont délibérément diffusés en prononçant à une vitesse équivalant aux deux tiers seulement de ce qui se fait dans une conversation normale.

Nous autres Français avons ici une force supplémentaire : une bonne majorité des Anglophones natifs a la fâcheuse habitude, lorsqu'on implore un débit moins rapide, de s'y efforcer sans aucun succès en se contentant de parler plus fort, confondant ainsi volume sonore et lenteur. Nous ne devrions pas souffrir de ce défaut.

GLOBALISH EST EXPURGÉ DE TOUTE EXPRESSION IMAGÉE OU MÉTAPHORIQUE.

Traduire les expressions imagées de votre langue maternelle est une grave erreur : essayez de faire comprendre à quiconque autre que compatriote que votre lombalgie vous contraint à dormir en chien de fusil « *like a gun dog* ? », ou qu'elle vous rend difficile la promenade dans Manhattan au-delà de quelques pâtés de maisons (« *pies of houses* ? »... curieuse gastronomie...).

Les Anglophones natifs ont leurs expressions, et les mettent en œuvre en hypothéquant encore un peu plus l'efficacité de leur communication en *Globish*. Il faut ne pas les imiter. Que veulent dire « *touch base with you* », ou « *hit a home run* », ou encore « *cover three bases* », et aussi « *pitch* » au lieu de « *speak* », pour quelqu'un qui à Canton n'a jamais vu un match de base ball ?

GLOBALISH S'ACCOMPAGNE DE NOMBREUSES AIDES.

Dans la communication orale, les aides audiovisuelles sont encore plus indispensables : projections de transparents, documents adressés à l'avance en préparation, dessins et graphiques gribouillés au vol sur un tableau ou une feuille de papier, etc.,

Les minutes des réunions se rédigeront en temps réel, au dictaphone, en présence des interlocuteurs, pour vérifier une dernière fois leur compréhension.

En cours de réunion ou d'entretien les vérifications intermédiaires de cette compréhension auront été fréquentes : questions, résumés du point où l'on en est rendu, inscription des conclusions intermédiaires au tableau, pauses supposées pour le café ou la physiologie permettant de s'adresser discrètement au plus silencieux d'un groupe pour sonder ce qu'il a saisi, etc. Mille petites habitudes que les coutumiers des cercles multi-

nationaux ont acquises au fil de l'expérience, mais qui mériteraient une réflexion, une systématisation et un enseignement. Rien de tout ceci n'est utile en anglais, mais en *globish*, c'est une toute autre histoire.

GLOBALISH ACCEPTE TOUS LES ACCENTS.

Il faut bien comprendre que l'Américain de Los Angeles ou l'Anglais de Birmingham n'a entendu prononcer avec un accent exotique que bien des années après avoir entendu parler sa langue maternelle pour la première fois : évidemment, tout le monde dans son entourage infantile ou adolescent parlait avec ce qui est devenu son accent. Plus tard, il passera en général 98 % de son temps à parler avec des compatriotes, et 2 % en *Globish* avec des gens aux prononciations pour le moins étranges et approximatives.

Il en va tout autrement pour ces derniers : ils passent leur vie à parler leur propre langue avec leur entourage, et, quand ils adoptent le véhicule de communication global, c'est avec des Japonais, des Sud Américains, des

Arabes du Golfe, des Ukrainiens, etc., bien sûr aussi avec des indigènes des quarante-cinq pays qui ont retenu l'Anglais comme langue officielle, mais, nous l'avons souligné, ils ne sont qu'une minorité.

Ces étudiants tardifs du *Globish* ont ainsi une caractéristique commune qui fait une autre de leurs supériorités : leur oreille a vite développé une incroyable tolérance à tous ces accents invraisemblables, et souvent impénétrables aux Anglophones natifs, surtout s'ils viennent de quitter leur Illinois natal pour atterrir dans le village global. Or c'est une bien grande qualité que de comprendre efficacement autrui

quelles que soient les insuffisances linguistiques de cet autrui.

LA
SUPÉRIORITÉ
DES ANGLOPHONES
D'ORIGINE
DANS
LE VILLAGE
GLOBAL N'EST
NI AVÉRÉE
NI FONDÉE

GLOBALISH CONSTITUE LA PREMIÈRE INFORTUNE DES ANGLOPHONES D'ORIGINE.

Au-delà de l'explication ci-dessus, la supériorité des Anglophones d'origine en matière de communication dans le village global n'est ni avérée ni fondée : tout au contraire, même si elle leur vaut une réputation rarement débattue, hélas. Quelque paradoxale que soit cette assertion, elle est facile à démontrer. L'histoire du tailleur de Hong Kong n'est pas qu'anecdotique, elle est révélatrice d'un état d'esprit répandu disant : « *Puisque le postulat est que l'anglais est le véhicule de communication international, et puisque je parle anglais depuis que je parle, le fardeau de la preuve n'est pas sur moi, mais sur toi. Si tu ne me comprends pas, ou si je ne te comprends*

pas, c'est que tu souffres d'une lacune. À toi de te débrouiller, je suis immaculé de naissance ».

J'ai personnellement présidé un congrès d'utilisateurs européens d'une grande marque d'ordinateur, il y a cinq ans à Cannes. Mon discours d'introduction et de vision personnelle précédait celui de mon patron américain, le dirigeant mondial, originaire de Fort Worth Texas, suivi à son tour d'une pause café délibérément longue pour favoriser les échanges informels. Je suis encore surpris, bien à tort, par le nombre des participants de toutes nationalités venus spontanément me complimenter pour mon propos ; plusieurs d'entre eux ajoutaient même (en *globish*) « *and, at least, we understand what you say...* ». Mon seul mérite avait été de m'appliquer à m'exprimer en *globish*, langue totalement inconnue de mon *chairman* béat dans son anglais du Texas.

Or il est mille fois plus facile pour un Français de s'exprimer comme indiqué plus haut, en réduisant son pauvre vocabulaire anglais initial à mille cinq cents mots simples, que pour un Anglophone d'origine dont la maîtrise courante couvre déjà depuis longtemps dix ou quinze mille mots. Oublions donc nos complexes, observons que sur l'internet les échanges se font en une langue élémentaire appauvrie mais suffisante, travaillons au mieux notre accent et un peu de grammaire, et vivons heureux.

Le handicap de l'Anglophone d'origine atteint son apogée dans la communication écrite et augmente avec sa progression dans les pyramides hiérarchiques. Certes, ses courriers sont lus en différé, et le destinataire peut toujours, en se cachant, faire honteusement appel à un dictionnaire pour pallier ce qu'il perçoit comme ses insuffisances. Mais la progression des responsabilités fait que le signataire d'un courrier en est de moins en moins souvent le rédacteur. Ainsi, Peter Smith, vice-président natif de Londres, voit arriver dans son parapheur des lettres préparées par Vincenzo Domani, natif de Bari dans les Pouilles, truffées de ces imperfections que *globish* tolère, mais qui rendront ridicules tout signataire anglais. Que faire ? Corriger la rédaction de Vincenzo ? Ce sera d'autant plus blessant qu'il aura fait des efforts sincères et n'aimera pas apprendre que son anglais n'est que du petit nègre. Ou bien faire rire tous les destinataires anglophones natifs qui penseront : « *Peter Smith ne lit même plus ce qu'il signe* » ? Le pire du pire est quand le rédacteur est américain et le signataire anglais, chacun fier de son *english*, alors qu'ils mettent sur le papier deux langues proches mais non identiques. Comment corriger l'anglais d'un Américain, et comment éviter la honte quand on aura signé le papier où il aura joyeusement confondu « *complement* » et « *compliment* », ou bien « *than* » et « *then* », ou encore « *neighbour* » et « *neighbor* » ? Mieux vaut être Beauceron ou Provençal, et mieux vaut se persuader que ce qui était inacceptable et dégradant en *English* est tout au plus couleur locale et exotique en *Globish* dès que le message à transmettre est compris.

GLOBALISH EST LA MEILLEURE CHANCE DE SURVIE ET DE PROSPÉRITÉ DU FRANÇAIS.

Redouter que *English* devienne la langue mondiale serait légitime si tel était le destin prévisible de l'anglais. Or il n'en est rien, nous espérons l'avoir montré : 88,7 % de l'humanité va, peu à peu, se mettre à baragouiner un très efficace sabir dérivé de l'anglais, que nous avons appelé *Globish*. Pour être compris dans ce nouveau dialecte du village global, les auteurs anglophones de naissance vont apprendre à appauvrir leur propre langue ; et ils auront à vivre dans la schizophrénie d'une langue d'origine belle et inusuellement riche à jumeler avec un parler embryonnaire mais suffisant en dehors de la terre de leurs ancêtres. Ce second idiomme ne peut que contaminer le premier en le conduisant peu à peu à l'indigence. Que lirions-nous dans nos journaux si l'on apprenait que, pour devenir efficace, il fallait maintenant apprendre à parler notre beau Français avec mille cinq cents mots seulement ?

S'indigner de voir des responsables préférer l'Anglais au Français pour la rédaction d'articles médicaux est acceptable, tant que l'on croit que la langue dans laquelle ils s'exprimeraient ainsi est l'anglais. Admettons un instant qu'il s'agit de *Globish*, dont la diffusion ne fait qu'affaiblir l'Anglais ; *Globish*, une langue minimale qui ne supplantera pas davantage le français que le grec méditerranéen d'il y a deux mille ans n'est devenu la langue européenne. À partir de là, la décision n'est plus assassine, elle n'est que tactique : si on veut être lu partout dans le monde, il faut rédiger en *Globish*, et les Anglophones natifs seront moins bien lus que les Français dont le *Globish* sera meilleur parce que spontanément limité.

Nous devrions donc, en toute logique, et malgré une grave apparence de paradoxe, nous acheminer progressivement vers une situation où l'anglais sera entièrement dévalorisé au profit d'une version lointaine et sous développée à dessein, le *Globish* ; toutes les autres langues, au premier rang desquelles le français, pourront y conserver leur originalité de support à une culture, à un art de vivre, et à un raffinement intellectuel toujours offert à ceux qui veulent maîtriser quelque chose de gratifiant et de complexe. En clair, le Napolitain qui veut exercer ses neurones et élargir sa culture devrait apprendre le français : mieux il le maîtrisera et meilleure sera sa dimension culturelle et humaine, à tous égards. Et il devrait soigneusement se garder d'appliquer le même effort à l'anglais : la maîtrise qui en résulterait ne ferait que le desservir dans le village global, où il vaut mieux qu'il se limite au *Globish*, ses mille cinq cents mots et ses trucs au-delà desquels on récupère des chemises aux mauvaises initiales, on fait perdre la face aux Orientaux, et on a du mal à se faire comprendre en dehors des 11,3 % de l'humanité dont les parents se sont penchés sur le berceau avec des mots d'extase in *English*.

D'ACCORD, PAS D'ACCORD

(Nous avons reçu oralement de nombreuses réactions enthousiastes, et quelques-unes écrites, dont nous publions ci-après quelques extraits. On verra que la thèse de J. P. Nerrrière suscite aussi scepticisme ou désaccord. Nous publierons dans les prochains numéros des extraits des réactions de nos lecteurs.)

Merci beaucoup, vraiment très, très bon, un vrai cadeau de Noël... que j'ai transmis à tous les enseignants en langues étrangères ici : il rassure les anglicistes sur la pertinence à enseigner « *english* » en plus de mesurer à coup de TOIEC le niveau de « *globish* » des élèves, Et il rassure les non-anglicistes (professeurs d'allemand, de portugais, de russe, de chinois, etc. qui sont près d'une centaine à intervenir ici) sur la pertinence de leur enseignement et sur leur avenir professionnel ! Bref, un vrai message de paix à deux populations enseignantes qui vivent en guerre permanente, les non anglicistes étant jaloux de la place trop prépondérante de l'anglais dans la formation... et la tentation hégémonique manifestée par les anglicistes à leur égard.

Professeur dans une école d'ingénieurs.

Ce texte m'a bien amusé et m'a rappelé des souvenirs cocasses de mon stage dans une multinationale d'origine française. Mon chef de service m'avait fait par exemple retirer quelques mots qu'il jugeait trop rares d'une présentation que j'avais préparée. J'ai aussi reconnu dans ce texte la situation où le seul Américain de la bande dans laquelle je travaillais (parmi des Français, des Espagnols, des Autrichiens, des Turcs, etc.) était réputé impossible à comprendre : « *dès que John ouvre la bouche, je ne comprends plus rien* » disaient certains. En particulier, je me souviens de cette conférence téléphonique où j'étais d'un côté avec un Français qui baragouinait un anglais avec un accent de Toulouse à couper au couteau, et l'Américain en question avec quelques autres de l'autre côté. Chaque fois que l'Américain posait des questions au Français, celui-ci ne comprenait pas qu'on s'adressait à lui. Du coup j'étais obligé de lui donner des coups de coude pour lui indiquer que c'était à lui de répondre quelque chose !

Je ne crois cependant pas vraiment à la thèse exprimée que l'émergence du « *globish* » est sans menace pour les idiomes nationaux. La façon même dont le texte est écrit en est la meilleure des illustrations. Le nombre d'anglicisme qu'on peut trouver dans un texte qui pourtant traite de la survie du français face à l'anglais est de nature à inquiéter.

Entre autres, j'ai relevé :

- « *comme vice-président d'IBM...* », probablement calqué sur « *As a...* » ;

- « *blâmer la balle* [de golf] », bien proche de « *to blame the ball* » ;

- le « *fardeau de la preuve* », traduction littérale de « *burden of proof* » ;

- « *un très efficient sabir* », sans doute au lieu de « *efficace* » ;

- « *inusuellement riche* », qui sent son « *unusually rich* ».

Alfred Galichon, Ingénieur-élève des mines.

C'est aussi la théorie de Claude Hagège, linguiste professeur au Collège de France. Mais cela ne dispense nullement d'apprendre l'anglais. Par ailleurs, le *globish* passe d'autant mieux qu'il est plus proche de l'anglais, et quand on entend l'anglais des nordiques (Suédois, Danois, Norvégiens, Allemands), ce n'est peut-être pas de l'anglais classique, mais ça s'en rapproche beaucoup. Mais en Angleterre, il y a aussi des spécificités locales : voir le Cockney de Londres, Manchester, etc.). Ce qui me gêne dans ce genre de discours, c'est qu'il est souvent un alibi à la paresse : quand j'étais thésard, on m'a interdit de publier en anglais, mais je me suis aperçu assez rapidement que ceux qui avaient cette position étaient rigoureusement incapables de publier en anglais... (de même d'ailleurs que les zéloteurs de la publication en anglais sont souvent incapables d'écrire en « bon » anglais). C'est tout aussi ridicule et ça se voit, car dans les pays auxquels j'ai fait allusion, les papiers sont en bon anglais). Cela étant, je connais l'auteur et il a fait carrière chez IBM !

Ancien directeur de Grande école

Excellent et très pertinent article : n'oublions pas que le propre d'une langue vivante est... de vivre pour le meilleur et pour le pire ! (et le vraiment pire, c'est d'être pétrifié, l'académisme, la mort). Le latin n'a été créé sous sa forme normalisée (*De viris illustribus*) qu'au XIX^e siècle comme langue universelle pour l'Église. Pendant tout l'Empire romain, il avait vécu et bien vécu, les barbares n'hésitant pas à commettre les barbarismes qui étaient entérinés par leur Académie française qui actait les usages... et c'est une véritable escroquerie intellectuelle qui nous a été infligée dans notre jeunesse, que de vouloir nous faire croire qu'une langue est une constante, que la « *vraie langue* » se trouve dans les dictionnaires alors que c'est une fonction du temps, que c'est une matrice capable de forger les mots qui correspondent aux émotions du moment. Elle révèle par sa créativité la capacité d'innovation, l'évolution des techniques et de la créativité des habitants : tous les grands écrivains, de Victor Hugo à Frédéric Dard ont ciselé de nouveaux mots.

Les langues mortes (celles que l'on parlait la veille) devraient trouver leur place dans un écomusée au côté des houes et des arquebuses et l'enseignement devrait être consacré aux évolutions linguistiques, à la genèse des mots, à la puissance de la culture qui, en créant de nouveaux concepts en imposent le mot qui les désigne

à la terre entière au détriment des langues des peuples endormis. Un mot véhicule une culture : peut-on raisonnablement traduire directeur, encadrement, groupe de travail, usager, etc., par manager, CEO, task force, customer ? L'un appartient à la culture sédentaire, qui est statique et défend son territoire (ce qui est à moi est à moi, ce qui est à toi, ça se négocie) et l'autre à la culture nomade faite d'action et de mouvement.

Par ailleurs, n'oublions pas que, même à formalisme inchangé, les mots vieillissent, s'usent, nés à gauche, ils meurent à droite : pensons au radicalisme. De même, une civilisation se juge par sa capacité à assimiler pacifiquement les immigrés : du couscous-merguez au bifsteak en passant par le *feeling* ou le *blues* ou le retour de ses propres émigrés qui ont changé de sens pendant le voyage en reprenant leur forme française (60 % des mots de la langue anglaise : *camping, canyoning, adresser un problème, une issue majeure, ...*). L'espéranto était une excellente idée, mais technocratique, le « *broken American-English* » (BAE) est le résultat du besoin biologique des peuples du monde à pouvoir se comprendre. Le problème n'est pas de le juger mais de s'y adapter : comme à la mine on sait bien que ce n'est pas un bon boisage qui va tenir très longtemps mille mètres de terrain : il faut avancer ou être englouti dans les vieux travaux :

P. S. 1 Effectivement, ce sont les Anglais et les Texans qui parlent le moins bien le BAE et, récemment, lors d'une conférence des directeurs européens de la recherche, dont les deux langues officielles étaient le français et l'anglais, le président français a proposé sous les acclamations de renvoyer les interprètes, obstacles à la compréhension, et de passer à l'anglais, sous réserve que les Britanniques s'engagent à parler le BAE comme tout le monde... Par ailleurs, représentant notre pays dans un groupe de travail de l'OCDE, à Paris au château de la Muette, j'ai dû constater que j'étais le seul à m'exprimer dans la langue d'Astérix et que c'était fort pénalisant pour se faire comprendre ! (italiens, belges, grecs, représentants de Bruxelles parlaient tous le BAE...) seul le Canadien, pris comme moi dans des contraintes diplomatiques internes s'appliquait à dire une phrase sur deux en anglais (le Belge était tout heureux de ne point devoir choisir entre flamand et français).

PS 2 Un autre sport particulièrement éprouvant est aussi de penser à retirer les accents pour que ses mails puissent être lus dans tous les pays du monde quand, depuis qu'on est petit, on a été conditionné à ne pas en oublier un seul...

Jean-Michel Yolin, Conseil général des mines

C'est charmant, mais pas très réaliste et cela mésestime l'impact de la langue dominante, parce qu'elle appartient à la puissance dominante, comme langue des élites externes qui tentent de s'en approcher, puis

par mimétisme de tout le reste. Accessoirement, cela peut aussi conduire à un peuple immense d'esclaves baragouinant un sabir pauvre, et à une élite qui ne se reconnaît qu'à la pureté de son langage. Au fait, comment donc sont distinguées les élites dans ce pays, mais aussi à Oxford, à Kodai ? Par la maîtrise fine de leurs langues (et de quelques autres, dont les mathématiques). Bref, je ne suis pas convaincu. Mais c'est bien écrit quand même...

Haut-fonctionnaire, ministère de l'Industrie.

Ce discours railleur sur le *Globish* sert à vanter les mérites du français et à railler la pauvreté de l'anglais. À entendre ses pourfendeurs, l'anglais n'a pas d'avenir et le français en a un. Rendez-vous dans l'Union Européenne d'ici dix ans. On verra quelle langue on y parlera dans toutes les réunions et dans quelle langue seront publiés les documents.

Le *Globish* est autre chose au départ. Il s'agit d'une simplification de l'orthographe afin que l'anglais soit prononçable par tous (<http://www.unifon.org/globish.html>).

Comment, en effet, deviner la prononciation de *though, through* ou *tough* ? ou mieux encore, la différence de prononciation entre *sew* et *new*, voire entre *row* (rangée) et *row* (querelle) ? De plus ; les défenseurs du *globish* proposent, je crois, d'abandonner les schémas accentuels au profit d'une accentuation syllabique, comme en français.

Bonne soirée. *Hav a' naisy ining!*

Gilles Pourbaix, formateur linguistique (extraits)

Merci de m'avoir fait partager ce texte plein d'humour et dépourvu de toute méchanceté. Notre ami ne semble cependant pas avoir entendu parler du *franglais* des années 60 ! Et il ne se rend pas compte non plus que l'anglais d'Oxford – qui lui inspire de la crainte et de la ferveur religieuse (*awe-inspiring*) – est en fait un sabir qui a réussi. (Comme le grec de *koïné* ou le latin de cuisine). Ce que nous, Français, ne pouvons pas voir, c'est qu'une langue ne se construit que de manière erratique, qu'elle ne s'unifie que du fait d'une puissance économique ou politique. Bref, notre langue, c'est notre mère et une mère ne peut être que vierge et, en tout cas, elle ne peut pas s'être laissée engrosser par des personnes qui ne soient ni agrégées de grammaire, ni académicien(ne)s. Le cartésianisme est un magnifique fantasme qui nous aide à vivre mais, si l'on gratte un peu, on s'aperçoit que c'est quand même une illusion. Quant au *globish* et à l'anglais, il est difficile d'imaginer que quiconque puisse fixer les règles du premier. Il n'y a donc aucune solution au problème ou, plus exactement, la solution est dans l'équilibre des forces en présence. Il s'en est fallu de peu pour que l'allemand devienne la langue officielle des États-Unis et le français a eu son heure de gloire.

Jean Kalman, professeur d'anglais (extraits)